

## UN EPISODE TRAGIQUE

**L**e loup est un animal si commun dans le nord-est du Canada, que je puis assurer n'avoir fait un seul voyage sans en avoir rencontré en route.

Je connais plusieurs personnes qui ont été attaquées par ces animaux ; ce qui ne peut être attribué qu'à une faim cruelle ou à l'hydrophobie. Dans le premier cas, j'ai vu de mes yeux un loup gratter avec ses ongles de la terre glaise ou de la terre de pipe, dans un marais, et la dévorer à belles dents. Mais, quelque amoureux d'émotions que j'aie toujours été, celle-ci n'est pas une de celle dont je puisse me glorifier.

Une nuit, pourtant, peu s'en fallut que messire leu n'essayât ses dents sur ma peau. Et Dieu sait comment je m'en serais tiré !

C'était le 28 octobre 1878, au bord de la rivière Kkayira, un gros affluent de la rive droite du fleuve Mackenzie, à sa sortie du grand lac des Esclaves.

Je retournais d'une visite que je venais de faire aux Déné-Esclaves, peuplade qui chasse depuis les déclivités de la montagne la Corne, jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Le temps était fort doux, de sorte que, le soir, au bivouac, mon unique compagnon de route plaça dans le brasier deux gros troncs de peuplier balsamique, afin qu'ils conservassent le feu jusqu'au matin, telle étant la propriété de ce bois. Ce fut sans doute cette particularité, jointe à l'éveil donné par nos chiens, qui nous épargna des caresses lupulines.

Bien que le seul lit dont on jouisse au bivouac se compose de quelques branches de sapin disposées sur la terre congelée et débarrassée de neige, j'ai la faculté d'y dormir comme un loir ; et je puis assurer, en passant, qu'il n'est point de couche plus commode, plus saine, et sur laquelle on fasse de plus beaux rêves, que le sein de cette terre, notre commune mère.

Toutefois, pendant la nuit du 28 octobre, je fus brusquement tiré de ce sommeil profond et paisible que procure une longue journée de course à la raquette, par des grondements sourds et haineux qui retentissaient au-dessus de ma tête, sur les parois du campement. A ces accents de colère répondaient d'autres voix humbles, timides, sifflantes, comme effrayées. Je pensai

que mes quatre chiens, s'apprêtant à descendre dans le campement pour venir se coucher à nos pieds, après que le feu s'était éteint, une altercation venait de s'élever entre les quatre frères touchant la préséance, et qu'elle menaçait de se changer en rixe. Mon Dieu, cela arrive si souvent aux gens les mieux éduqués ! J'élevai donc la voix d'un air menaçant, criant, sans me déranger :

— Voyons ! voyons !

Les voix irascibles des uns, les sifflements de douleur ou de pitié des autres, ne cessant pas immédiatement, je sortis la tête du sac étroit, mi-parti laine et fourrure, qui me tenait lieu de lit, et je réitérai la menace de ma plus grosse voix :

— Voyons ! voyons ! couchez-vous !

Cette fois tout rentra bientôt dans le silence après un mutuel échange de grondements rancuneux. Mais quel ne fut pas mon étonnement, le lendemain, lorsque, en rallumant le feu, j'aperçus

de nombreux pas de loup tout autour du campement et jusque contre nos têtes.

Par curiosité, et de crainte que les loups ne fussent cachés à peu de distance, je pris ma hache et un bon revolver, et je m'élançai sur la piste des loups. Ils étaient au nombre de trois et de la plus belle taille, à en juger par la largeur et l'écartement des empreintes. Ils avaient suivi notre sentier pendant la nuit et tenté de nous attaquer. C'étaient bien leurs voix haineuses que j'avais entendues gronder et ricaner à mon oreille. Mes cris et sans doute la vue du feu qui brûla toute la nuit les avaient mis en fuite.

Mais les choses ne se passent pas toujours aussi bénévolement. Quand le loup est affamé ou hydrophobe, il lui arrive d'oublier sa couardise héréditaire et d'attaquer seul plusieurs voyageurs à la fois. Ce cas est rare ; toutefois il s'est présenté à ma connaissance trois ou quatre fois en vingt ans, mais surtout en 1878, année où nous eûmes une véritable inondation de loups de toutes couleurs.

Le 18 janvier de cette année, je fus appelé au

quatre jours seulement, le soleil avait recommencé à montrer le bout du nez au-dessus de l'horizon, vers midi. Sa présence ne s'annonçait encore que par cette colonne pyramidale de lumière rouge qui a valu à l'astre, à cette époque de l'année, le nom de *Kra-odatellé*, la flèche sanguinolante. Pour les Indiens, il est encore mort et il a perdu son nom de soleil, *Sa*.

Nous campâmes le soir sur un plateau élevé, avec un quatrième Indien, qui se rendait au fort Bonne-Espérance et qui voyageait seul. Il nous raconta que la nuit précédente il avait dû se défendre à coups de hache contre les agressions de deux loups, qui étaient parvenus, malgré ses efforts et ses cris, à lui enlever et à mettre en pièces un de ses meilleurs chiens de trait.

Dans ce même campement nous fûmes, nous aussi, visités par un de ces animaux, qui nous avait suivis une partie de la journée. Mais comme nous étions cinq hommes armés et que nous avions seize grands chiens avec nous, le loup ne nous attaqua pas et se contenta de passer la nuit derrière un sapin, d'où il nous guetta en pure perte.

Le lendemain, de grand matin, nous arpentions la surface congelée du lac Manuel, un bassin d'une trentaine de kilomètres de long sur cinq de large, qui nourrit les meilleurs corégones du Nord-Ouest. La neige tombait à gros flocons et il faisait si noir que nous ne pouvions distinguer le sentier à nos pieds. Nous allions de l'avant de confiance, nous reposant sur l'instinct et le flair de nos chiens conducteurs.

Tout à coup, celui des chiens qui occupait en ce moment la tête de la file fit un bond de côté, s'arrêta effrayé, et se recula contre ceux qui le suivaient. Ce mouvement de recul se communiqua à la petite caravane.

En même temps, une forme menaçante se dressa à gauche du sentier, sur la surface du lac, foulée et piétinée, en ce lieu, comme par une foule.

— *Pèlé ! Pèlé !* s'écrièrent mes compagnons d'une commune voix. *Un loup ! Un loup !*

Mais le monstre était immobile et comme en arrêt, en dépit des chiens qui se prirent à hurler autour de lui et à distance.

— Il est mort, s'écria le sauvage le plus rapproché. C'est le Tueur de perdrix qui l'aura tué et l'aura dressé là pour nous effrayer.

Le tueur de perdrix était ce chasseur avec lequel nous avions campé la nuit précédente. Mais il ne nous avait rien dit de cet exploit. Je n'en crus donc pas un seul mot.

Avec précaution nous nous approchâmes du monstre, dont on n'apercevait que vaguement la silhouette à travers l'obscurité et la neige que le vent d'Est nous fouettait au visage.

Ce loup blanc était aussi haut qu'un jeune poulain. Je n'en avais pas encore vu d'aussi belle taille. Qui donc avait tué cette affreuse bête ? qui avait été de force à lutter contre elle dans ce désert, aussi affreux que de tels habitants ? car il y avait eu lutte évidemment. Le sol foulé, piétiné tout autour du loup, le sang qui maculait la neige durcie, enfin les débris de la monture d'un fusil nous le disaient éloquentement.

En examinant un morceau de la crosse sur lequel on voyait les empreintes des dents de l'animal, je reconnus aussitôt une vieille canardière à canon écourté, qui avait été donnée à Sida pour sa défense pendant le voyage.

— C'est Sida-Tchié qui a tué le loup ! s'écrièrent



Le loup bondit furieux sur Sida. — Page 374, col. 1

près d'un Indien malade, à deux journées seulement de course au nord du fort Bonne-Espérance, dans les steppes.

Mon serviteur, Auguste Sida-Bédella, appelé aussi Sida-Tchié, un jeune homme de 19 ans, ayant obtenu la permission d'aller passer quelques jours avec ses parents, qui se trouvaient dans le même camp, devait m'accompagner dans ce petit voyage ; mais, comme ses chiens traînaient la jambe, il me devança de près d'une demi-journée, avec un enfant nommé Paul, fils d'un chasseur du fort.

Je partis le lendemain à quatre heures du matin, par un temps doux et clair, suivi de trois Peaux-de-Lièvre qui se rendaient aussi au camp Déné-Dindjié.

A cette époque si voisine du solstice d'hiver, les nuits sont d'une longueur démesurée, et les jours se réduisent à quatre ou cinq heures d'une clarté douteuse, qui ressemble à nos crépuscules. Depuis